

ECG2 - Culture Générale

La beauté du monde

Introduction:

Voyageons résolument sur TikTok. Plusieurs vidéos venues des États-Unis d'Amérique nous sont proposées, où des hommes de tous âges, tous daltoniens (« *colorblind* »), chaussent pour la première fois des verres qui corrigent leur vue. Presque toujours, presque immédiatement, ils pleurent. Larmes de joie ? Pas même: ils sont simplement émus, et c'est la beauté du monde qui les submerge. En admettant tout d'abord la classique définition du monde comme totalité de ce qui est, alors la question de sa beauté ne se pose pas seulement en termes esthétiques. La beauté en effet ne s'achève pas dans le plaisir sensible, elle commence plutôt au-delà, dans l'harmonie objective ou subjective que suscite l'ordre des choses, des êtres et des humains. Mais si l'on pose la beauté du monde (et l'expression affirmative de notre formule initiale semble le faire), comment la discerner et la comprendre, au-delà des simples extases matinales ou vespérales, souvent muettes, qui nous font simplement adhérer au miracle ontologique ? Aux êtres raisonnables, en effet, il ne suffit pas d'être au monde comme en un lieu plus ou moins agréable à vivre; il leur faut encore et surtout avoir le courage de penser l'ordre et la justice du monde, qui est le leur, au-delà de son apparente médiocrité.

Ainsi, pourquoi sommes-nous rationnellement contraints de croire en la beauté du monde ?

Nous verrons ainsi tout d'abord que le monde a toutes les apparences de la laideur, mais ensuite que c'est dans sa totalité qu'il peut dévoiler sa beauté, pour enfin comprendre que c'est nous qui sommes responsables de la beauté du monde.

I- Apparemment, le monde n'est pas beau

A- Une laideur évidente.

Parler de la beauté du monde, c'est d'abord un scandale intellectuel. Sans évoquer les redoutables varans de Komodo, sans s'appesantir sur l'aridité minérale de contrées où rien ne vit, on évoquera seulement le monde artificiel humain, destructeur, souvent, de la nature. **En témoigne les représentations esthétiques qui, cherchant le beau, témoignent en cela même qu'il n'existe pas dans le monde réel.** Aristote le remarque déjà dans sa *Poétique* (1448b): « Nous prenons plaisir à contempler les images les plus exactes des choses dont la vue nous est pénible dans la réalité comme les formes d'animaux les plus méprisés et des cadavres. » Kant, pour une fois, reprend Aristote: « Les furies, les maladies, les dévastations de la guerre, peuvent en tant que choses nuisibles, être décrites de très belle façon et peuvent même être représentées

par des peintures. » (*Critique de la Faculté de Juger*, §48). Tournons-nous alors vers le monde humain en y cherchant une consolation...

B- Une injustice désespérante.

Hélas, chacun le sait par-devers soi: notre monde ne tourne pas rond; en cela il est bien une partie du monde, sans exception ni privilège aucun. La guerre fait rage aux confins de l'Europe, une nouvelle régulation climatique artificielle assèchent certains pays et en noie d'autres, le luxe le plus vulgaire s'érige en modèle de vie, **et Elon Musk a un plan de paix pour la guerre en Ukraine**. Ce sentiment n'est pas nouveau. Le philosophe et poète épicurien Lucrèce (mort en 55 AC) parle sans concession des sociétés humaines, dévoyées par une passion majeure: l'ambition. « Enfin l'avidité et le désir aveugle des honneurs Qui poussent les misérables hommes à enfreindre les limites Du droit et parfois à se faire complices ou auteurs d'un crime, Les efforts faits nuit et jour avec un labeur sans égal Pour atteindre la plus haute opulence, ces plaies de la vie (« *haec uulnera uitae* »), Lucrèce, *De Rerum Natura*, chant III. Nous le comprenons maintenant: au-delà d'une « *doxa* » simplement déceptive, c'est notre être-au-monde qui qui nous voile la beauté de la nature, du ciel, et des autres humains.

C- La blessure d'être au monde.

Le manque criant de perfection du monde vient donc sans doute de nous, à la fois objectivement et subjectivement. Objectivement parce que nous le transformons par le travail des techniques, et qu'il n'est pas certain que cette marque humaine l'embellisse. Mais surtout subjectivement: souffrir d'être au monde décrit alors le ressentiment d'un sujet qui projette sa douleur intime (le vouloir vivre) sur l'objet de son agitation névrotique et morbide: le monde. « Vouloir, c'est donc essentiellement souffrir, et comme vivre c'est vouloir, toute vie est par essence douleur. Plus l'être est élevé, plus il souffre... la vie de l'homme n'est donc qu'une lutte pour l'existence avec la certitude d'être vaincu... La vie est une chasse incessante ou, tantôt chasseurs, tantôt chassés, les êtres se disputent les lambeaux d'une horrible curée : une **sorte d'histoire naturelle de la douleur** qui se résume ainsi: vouloir sans motif, toujours souffrir, toujours lutter, puis mourir, et ainsi de suite dans les siècles des siècles, jusqu'à ce que notre planète s'écaille en petits morceaux. » Arthur Schopenhauer, *Manuscrits épars*, traduits en français par Jean Bourdeau sous le titre: *Pensées et fragments*, « Douleurs du monde », 1885.

Transition:

La sensibilité et l'affectivité ne sont pas les bons juges de la beauté du monde: elles ne nous présentent jamais que des lieux et des occasions si multiples et variables que nous n'en retenons souvent que les pires. C'est peut-être la pensée qui seule peut nous faire advenir à la compréhension de la beauté du monde.

II- Une belle totalité ?

A- Une question d'échelle.

De ce que le monde soit un tout, la totalité de ce qui est, il résulte que son appréhension par l'être humain n'est pas sensible mais intellectuelle. Et puisqu'il n'y a pas de « phénoménalité » du monde en tant que tel, il n'en est pas de connaissance non plus: « Je connais le monde », c'est là le propos d'un fou. **Le monde est donc un objet de la pensée, et sa beauté la synthèse intellectuelle de toutes les substances individuelles qui le constituent et se reflètent entre elles.** Il faut ainsi voir en chaque être l'image/idée de la totalité des êtres qu'il 'exprime; seule cette totalité peut être belle. Ainsi Leibniz, au paragraphe 9 de son *Discours de Métaphysique*, écrit: « De plus, toute substance est comme un monde entier et comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers, qu'elle exprime chacune à sa façon, à peu près comme une même ville est diversement représentée selon les différentes situations de celui qui la regarde. Ainsi l'univers est en quelque façon multiplié autant de fois qu'il y a de substances, et la gloire de Dieu est redoublée de même par autant de représentations toutes différentes de son ouvrage. On peut même dire que toute substance porte en quelque façon le caractère de la sagesse infinie et de la toute-puissance de Dieu, et l'imite autant qu'elle en est susceptible .» La beauté du monde, n'est-ce pas cette « gloire de Dieu » « redoublée » qui exprime son ordre et sa mesure ?

B- Le monde est organisé, donc Dieu existe. Ou l'inverse...

Dans sa totalité, notre monde est si parfaitement organisé qu'il est impossible qu'il soit le fruit du hasard. Ce n'est pas la beauté esthétique qu'il faut rechercher dans le monde, mais la beauté cosmologique, c'est-à-dire l'ordre. On a même fait en métaphysique de cette beauté du monde, « *a contingentia mundi* », un argument pour prouver l'existence de Dieu. C'est ce que Kant nomme pour sa part dans *la Critique de la Raison Pure*, « Dialectique transcendantale », la « **preuve physico-théologique** »: **toute chose semble avoir été pensée selon une grande sagesse, en vue d'une fin précise au sein de l'ensemble. Or, ces choses du monde n'ont pas pu elles-mêmes se donner de telles fins; celles-ci n'ont pu leur être données que par un être raisonnable. Il doit donc y avoir une cause du monde telle qu'il est organisé, c'est-à-dire beau; cette cause n'est pas simplement mécanique, et ne donne pas naissance au monde en vertu de sa seule fécondité, mais elle est intelligente et produit le monde en vertu de sa liberté: c'est Dieu.** Mais cette preuve n'est pas si contraignante, et Kant montre son vice de forme logique.

La beauté du monde total, ce sont les poètes qui en parlent le mieux, parce que le chant opère par lui-même cette magie inclusive qui convient à son objet. Pour Claudel, poésie et foi se confondent: le poète perçoit le lien qui unit toute chose dans un monde où le physique et le spirituel se mêlent intimement, le mouvement unique et harmonieux de la Création s'incarnant dans la diversité du monde.

« La terre, le ciel bleu, le fleuve avec ses bateaux et trois arbres soigneusement sur la rive,
La feuille et l'insecte sur la feuille, cette pierre que je soupèse dans ma main, le village avec tous ces gens à deux yeux à la fois qui parlent, tissent, marchent, font du feu, portent des fardeaux, complet comme un orchestre qui joue,
Tout cela est l'éternité et la liberté de ne pas être lui est retirée,
Je les vois avec les yeux du corps, je les produis dans mon cœur !
Avec les yeux du corps, dans le paradis je ne me servirai pas d'autres yeux que ceux-ci mêmes !
Est-ce qu'on dit que la mer est périée parce que l'autre vague déjà, et la troisième, et la décumante, succède
À celle-ci qui se résout triomphalement dans l'écume ?
Elle est contenue dans ses rivages, et le
Monde dans ses limites, rien ne se perd en ce lieu qui est fermé,
Et la liberté est contenue dans l'amour »
Paul Claudel, *Cinq Grandes Odes*, II « L'esprit et l'eau »
Mais que font les créatures pour (sauve)garder la beauté de la Création ?

C- La responsabilité de la beauté du monde

Parce que le monde n'est pas seulement devant nous comme un objet de contemplation, mais que nous sommes au monde, solidaires absolument de son organisation générale et ses désordres particuliers, la beauté du monde entier nous incombe entièrement, et solidairement. **Le beau est un bien: il y a donc une éthique de la beauté du monde, elle réclame nos soins et nous ne sommes pas innocents des gestes qui éventuellement la dégradent.** Ainsi Hans Jonas peut-il écrire dans *Le Principe responsabilité* (1979): « Du moins n'est-il plus dépourvu de sens de demander si l'état de la nature extra-humaine, c'est-à-dire de la biosphère considérée dans son tout comme dans ses parties, laquelle est maintenant soumise à notre pouvoir, n'est pas devenu par là même un legs confié aux bons soins de l'homme, et donc si la nature n'a pas quelque chose comme une exigence morale envers nous – non seulement dans notre intérêt, mais aussi dans son intérêt propre et de son propre droit [...] Cela voudrait dire rechercher non seulement le bien humain, mais aussi le bien des choses extra-humaines, c'est-à-dire élargir au-delà de la sphère de l'homme la reconnaissance de "fins en soi" et inclure le souci de ces fins dans le concept du bien humain. »

Transition:

Le monde n'est, ne sera rien d'autre que ce que nous en faisons. Prométhées las, maladroits mais obstinés, nous transformons d'emblée tout ce que nous voyons, et ce regard même fait du monde notre projet. À nous maintenant de construire de *beaux* projets.

III- Croire en la beauté du monde

A- La beauté est en nous.

Rien ne prouve que le monde est beau car sa beauté ne se donne pas comme un fait mais comme un devoir, ou du moins une tâche à accomplir. N'est-ce pas un paradoxe idéaliste, ou une « *ubris* » apollinienne ? Remarquons plutôt que ce n'est certes pas une beauté objective que nous aurions à créer, démiurges ou artistes d'un monde qui pourtant est déjà fait, mais une beauté subjective, au sens du sujet pensant. **C'est-à-dire que le monde est beau parce que tout se passe comme si il était le résultat d'un choix, donc d'une liberté.** La beauté du monde est ce que nous percevons de finalité en lui, sans pourtant connaître ses fins .

Ainsi écrit Kant, *Critique de la faculté de Juger*, II, §22: « Même le chant des oiseaux que nous ne pouvons ramener à aucune règle musicale paraît comprendre plus de liberté et pour cette raison contenir plus pour le goût que le chant humain qui est dirigé suivant toutes les règles de l'art musical ; c'est que l'on se lasse bien plus tôt de ce dernier lorsqu'il est répété souvent et longtemps. »

En effet, le chant peut être ramené à des règles et il n'y a plus ce libre jeu de nos facultés, plus cette finalité sans fin. Au bout d'un moment, on a compris et on s'ennuie. Tandis que dans la nature, comme la finalité n'est jamais connue, le libre jeu des facultés n'a pas de fin et on peut s'enchanter à l'infini d'un paysage. « Il en est ainsi dans la vision des changeantes figures d'un feu en une cheminée, ou d'un ruisseau qui chante doucement, car ces choses qui ne sont point des beautés, comprennent néanmoins pour l'imagination un charme, puisqu'elles en soutiennent le libre jeu. » Le monde est notre miroir, nous y voyons notre liberté d'apprécier le beau, le monde est donc donné non pas pour mais par la liberté.

B- Le monde est pour nous.

Tout acte de conscience (« *cogitatio* ») a un objet (« *cogitatum* »), qu'il soit physique ou psychique. Dans le second cas, toute conscience pose le monde comme le corrélat de son acte. Le monde est donc ce que « je » me donne à tout instant dans ma conscience du monde. « Le mot intentionnalité ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose, de porter, en sa qualité de *cogito*, son *cogitatum* en elle-même » écrit Husserl dans ses *Méditations cartésiennes* (Méditation deuxième). Ou plutôt, puisque le monde est l'idée du total des phénomènes et non ce total empirique, alors le monde est l'horizon de toute chose perçue, connue, ou même simplement visée. **L'horizon est cette ligne abstraite dont le rôle est de situer toute chose dans l'espace (et le temps); le monde est donc beau en cela même, bien au-delà d'une simple beauté objective occasionnelle et aléatoire: le monde est beau en tant même qu'horizon.** La conscience est par conséquent une apparition du monde, le monde est-ce qui paraît, et paraître c'est être au monde. Il y a donc réciprocity et l'apparition du monde prend le sens suivant, «il y a un monde». Le monde nous est donc donné, et c'est ce « il y a » qui fait sa beauté. Plus tard, pour

Husserl, la défense de l'humanité européenne (contre les idéologies totalitaires, le nazisme en particulier) est principalement la défense de l'intériorité critique-réflexive. Pour cela, il n'a, dans ce contexte, qu'une seule ressource: la re-subjectivation de la science moderne, re-subjectivation transcendante. (*La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendante*, 1935)

C- Créer des mondes, c'est donner de la beauté au monde

Il faut savoir aimer le monde, et, en l'aimant, lui donner la beauté qu'il attend, qu'il réclame presque, puisque c'est notre vocation à aimer le monde qui lui confère sa beauté. Mais admirer le monde ne suffit pas, encore faut-il le multiplier ou plutôt déplier l'éventail de son inépuisable richesse. La littérature, l'art en général, ne « refait » pas « le monde »: pour quoi faire ? L'oeuvre d'art n'est-elle pas, dès lors, comme le fragment arraché d'un autre monde possible ? **Au fond, la laideur du monde vient de ce qu'il nous ennue. L'art nous fait croire en l'existence d'autres mondes dont les oeuvres seraient les phénomènes: au lieu de la rumeur de l'océan, *La Mer* de Claude Debussy, *Le Lavandou* de Nicolas de Stael plutôt que ce banal coin du Var... Le monde est beau de tous les mondes qu'il contient.** Colette n'a jamais cessé de révéler sa mère, Sido (Sidonie Colette, la mère de la narratrice-auteure). Dans le récit de renonciation aux plaisirs de l'amour des hommes, *La naissance du jour* (1928), Colette évoque la consolation suprême de l'amour du monde en un hymne panthéiste simple et lumineux. C'est Sido qui lui sert encore de modèle: n'avait-elle pas envoyé cette sublime réponse à une invitation ? « Monsieur, vous me demandez de venir passer une huitaine de jours chez vous, c'est-à-dire auprès de ma fille que j'adore. (...) Pourtant, je n'accepterai pas votre aimable invitation, du moins pas maintenant. Voici pourquoi : mon cactus rose va probablement fleurir. C'est une plante très rare, que l'on m'a donnée et qui, m'a-t-on dit, ne fleurit sous nos climats que tous les quatre ans. Or, je suis déjà une très vieille femme, et, si je m'absentais pendant que mon cactus rose va fleurir, je suis certaine de ne pas le voir refleurir une autre fois... ». (Par parenthèse, la lettre véritable de Sido à cette invitation était... positive !) Et Colette ajoute: « Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleurs, une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclorre, infatigablement, pendant trois quarts de siècle... » Colette, *La Naissance du Jour*

Conclusion:

**Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.**

Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !

Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

(...)

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !

Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,

Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :

Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

(...)

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !

Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !

Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,

Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte !

Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?

Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Sommes-nous à ce point contraints d'invoquer le Ciel ou l'Enfer pour voir du nouveau, et le monde n'y suffit-il pas ? Rien de plus ancien que le monde, il est vrai, rien de plus « monotone et petit ». Mais il ne dépend que de notre regard de l'agrandir et de le rendre beau. C'est-à-dire, non seulement de le voir plus beau (ce qui serait à la portée de n'importe quelle myopie optimiste), mais bien de le faire plus beau, responsables ensemble de son équilibre vivant. En somme, conserver et accroître la beauté du monde, c'est faire, émerveillés mais vigilants, de ce père à nouveau notre enfant.